

Charles Zeitoun

Le Sang des Lumières

Roman

© 2025 Edition blanc-bleu
Kaplanski 3, Netanya 4244234

Tous droits de traduction, d'adaptation et de
reproduction interdits

ISBN 978-2-9589785-2-5

Pour Patricia Esther.

Du même auteur

2023 Le Rouleau de Caleb

2025 L'ombre de Mardochée

*Là où il n'y a pas d'hommes,
efforce-toi d'être un homme.*

Maximes des Pères

Au cœur du IIe siècle avant notre ère, la Judée ploie sous le joug des Séleucides, héritiers d'Alexandre le Grand. Le roi Antiochus IV Épiphane impose par la force l'hellénisation des peuples conquis. la Loi des Hébreux vacille sous les coups de la tyrannie. Tandis que les notables se divisent entre collaboration et résistance, un vent de révolte se lève dans les collines de Judée. C'est à cette époque de fer et de feu, de trahisons et d'espérance, que commence notre histoire.

1.

Andronikos observa la maison d'Azaria avant d'en franchir le seuil.

Elle se situait à Anatot à l'est de Jérusalem, dans la vallée du Cédron à mi-hauteur, entre le Mont des Oliviers et les vergers d'amandiers du village de Bet Zeïtim. On y accédait par un chemin pierreux, en quittant la route menant à Beit Anya qui serpentait entre terrasses en friche et oliviers nouveaux.

Rien ici n'était fait pour séduire : des jarres fendillées alignées sous l'auvent, des murs épais, un toit bas recouvert d'argile séchée, des ouvertures si étroites qu'elles semblaient vouloir tenir le monde à distance.

À l'intérieur, l'air claustral, presque monacal, sentait la suie, l'huile de goudron et le vieux bois. Une table massive trônait au centre de la pièce, patinée par les années. Quelques rouleaux de peau

et de vieux papyrus reposaient dans une niche, protégés de la lumière par un rideau de chanvre, comme on le ferait pour des joyaux.

Tout dans cet endroit, les meubles usés, la paille sèche entre les poutres, respirait la même rigidité que l'homme qui l'habitait : une vie de rigueur, d'ascétisme, sans compromis ni artifice.

Andronikos comprit que pour gagner la confiance d'Azaria b. Asher, il ne suffirait pas de parler juste. Il faudrait aussi savoir se taire et écouter.

« Il y a quelqu'un ? »

— Par ici, lui répondit le vieux scribe. »

Il avisa son hôte sous un portique de l'autre côté de la maison, assis à l'ombre sur un trépied. Azaria observait son nouvel élève : un grec de noble naissance, un lettré, à ses yeux fils d'un autre peuple.

Andronikos s'inclina devant Azaria.

« Maître, c'est un honneur d'être ici. »

Il s'approcha, tenant un étui de cuir patiné par le temps.

« J'ai apporté quelque chose, dit-il. Pas pour acheter ta confiance, mais parce que certaines paroles doivent survivre aux rois et aux empires. »

Il ouvrit l'étui avec précaution. À l'intérieur, un parchemin jauni, noué d'un cordon de lin.

« *La Sagesse de b. Sira...* et recopié à Antioche il y a une dizaine d'années. Mon père l'a gardé et

soustrait à la censure avant qu'il soit brûlé et détruits. »

Azaria tendit la main sans hâte.

Ses doigts effleurèrent le cuir, le cordon, puis la texture fragile de l'écrit. Pendant un instant, son masque d'austérité se fendilla. Dans ses yeux, une lueur passa, de surprise peut-être, ou d'autre chose encore, plus ancien, plus douloureux.

« b. Sira. Ce sont de bonnes paroles »

Il chercha les yeux d'Andronikos.

« Mais les bonnes paroles n'effacent pas la méfiance ni chez nous ni chez les Grecs. Elles ne font que la rendre plus amère. »

Andronikos hocha la tête. Il n'attendait pas moins.

« Je ne demande pas ta considération. Mais que tu acceptes que parfois, même un homme égaré puisse trouver la lumière. »

Le silence s'installa.

Puis Azaria roula le parchemin, le rangea dans l'étui, et déclara, presque à contre-cœur :

« Nous verrons. »

Il invita le jeune homme à s'asseoir et lui demanda sans préambule :

« Dis-moi, que penses-tu de ce nouveau dieu ? »

Andronikos comprit sans peine que "ce nouveau dieu" ne désignait pas une divinité grecque ou romaine, et encore moins le dieu des hébreux. Connaissant la parole subtile du vieux maître, il sût qu'il faisait allusion à un homme de chair et de

sang, un homme qui représentait désormais une menace suspendue au dessus de leurs têtes.

« Antiochus...

— Oui. *Épiphanès* : l'homme qui se proclame divin. »

L'air s'emplit d'un bruissement de feuilles d'automne.

« Il est... fascinant, répondit Andronikos après un instant. Érudit. Brillant, même. Mais instable. Il veut que l'empire parle d'une seule voix. Et pour cela, il est prêt à tout. Derrière son dos, beaucoup l'appellent Antiochus *Epimanès* : le Fou. Et ce surnom lui sied mieux que celui qu'il s'est donné ! »

Azaria connaissait la rouerie des Grecs, leur rhétorique habile, leur façon de dire sans dire. Mais là, il sentait autre chose. De la lucidité, peut-être. Ou du remords.

« Il se prend pour un dieu vivant et a exigé de tous les peuples de son royaume qu'ils dressent dans leurs temples une statue à son effigie, devant laquelle ils doivent se prosterner. Il croit que l'unité passe par le nivellement des différences, y compris celles que vous portez autant dans votre âme que dans votre chair...

— Tu dis “vous” . Tu reconnais ne pas faire partie des nôtres...

— Je suis né de deux mondes, deux cultures, murmura Andronikos. Je n'ai jamais eu le luxe de n'appartenir qu'à un seul ; je sais ceci : un roi qui

prétend incarner un dieu finit toujours par demander des sacrifices. Et tôt ou tard, ce sont les innocents qui paient. »

Azaria hocha la tête, grave.

« Tu comprends mieux que je ne le croyais. Et c'est cela qui m'inquiète.

— Pourquoi ?

— Parce que ceux qui comprennent finissent souvent par se taire et devenir complice. »

Le regard de Azaria se durcit. Il se leva, et ajouta d'une voix plus basse :

« Quand ils n'adhèrent pas au mal par intérêt personnel. »

Andronikos ne répondit pas.

Azaria s'éloigna de quelques pas, les mains jointes dans le dos. Son regard n'avait rien perdu de sa dureté.

« Dis-moi une chose encore. Pourquoi cet intérêt si "persistant" pour notre foi ? Nos textes, nos lois, nos coutumes... Ce n'est pas la curiosité d'un érudit. C'est plus que cela. Pourquoi ? »

Le noble Grec se leva à son tour, comme si la question avait touché une corde trop sensible pour qu'il puisse y répondre à la légère.

« Parce que je cherche un endroit... où la vérité ne change pas selon la volonté des puissants. »

Il dévisagea le vieil homme.

« J'ai vu les dieux de mon peuple, il fut même un temps où je les ai adorés. Tous ont mille visages,

tous se contredisent, se détrônent, se travestissent selon les cités, les saisons, les rois. Le divin, chez nous, est une invention politique. Une farce brillante certes, une farce tout de même.

— Et tu crois que chez nous il n’y a pas d’homme derrière notre dieu ?

— Je crois qu’ici, Dieu précède l’homme. Qu’il le juge, au lieu de le servir. Et c’est ce qui m’attire, ce qui me trouble. »

Azaria détourna le regard, mâchoire crispée.

« Tu crois que cela suffira à faire de toi un Juif ?

— Non, admit Andronikos. Mais cela suffira à faire de moi un autre homme, un homme qui cherche.

— Ou qui se cherche... »

Andronikos baissa les yeux.

Pendant un instant, Azaria sembla hésiter. Puis, il ajouta :

« Méfie-toi, chez nous la croyance en un dieu unique n’est pas une idée qu’on étudie. C’est un feu qu’on porte en soi. Il éclaire, oui, mais il brûle aussi.

— Peut-être que je cherche à brûler ce qui en moi ne signifie plus rien.

— Si tu te mens, tu risques ta vie.

— Et si je dis vrai ? »

Azaria s’arrêta.

« Alors c’est ton âme que tu risques. »

La nuit étendait son voile sur les collines de Judée. Sous la lueur d'une lampe à huile, Azaria b. Asher et Andronikos poursuivaient leur échange dans la pénombre.

Les doigts noués autour de son gobelet de terre cuite, le vieux maître rompit le silence :

« Ton roi... il ne nous attaque pas de front. Pas encore.

— Il pense pouvoir vous vaincre sans combattre. Il croit que votre âme peut être conquise plus sûrement que vos murailles. »

Azaria haussa un sourcil, incrédule.

« Par quels moyens ?

— Par la séduction. Il propagera la culture séleucide comme on verse du miel sur du poison. Il rehaussera les hellénisants, les flattera, les élèvera à des rangs pour eux inespérés : gouverneurs, juges, officiers voire prêtres au Temple de Jérusalem. Il séduira les hommes sans attache, avides de titres et de pouvoir. »

Il se tut un instant, puis ajouta :

« A Antioche, il a bâti des stades, des centres de jeux, des théâtres et organise chaque année des danses, des festins, des concours de chant.

— Et tu penses qu'il en fera de même ici en Judée ?

— Assurément. Chaque fête mêlera un peu plus vos enfants au culte des dieux en espérant qu'avec le temps, votre mémoire s'effacera, que votre

différence paraîtra trop lourde, trop contraignante, honteuse et pour finir inutile. »

Dans sa main, Azaria serra le gobelet à s'en blanchir les jointures.

« Et quand la mémoire aura cédé, la foi suivra. »

Andronikos acquiesça.

« Ce ne sera pas un assaut frontal mais une lente érosion. Antiochus ne cherche pas à vaincre votre peuple, il veut le dissoudre dans le creuset grec. »

Le silence se perçait des crépitements du foyer qu'Azaria venait d'allumer. Il se redressa, le visage déterminé.

« Nous avons survécu aux pharaons. Nous avons survécu à Babylone. Nous survivrons aux chants de l'ivresse et aux stades de vanité. »

Il fixa Andronikos droit dans les yeux.

« Dis-lui cela, si jamais il t'écoute. »

Andronikos soutint son regard. Il savait que le roi n'écouterait pas.

Il savait aussi que Azaria disait vrai.

*